

Sylvie Barnay

Maître de conférences à l'Université de Lorraine

EHESS – CéSor

Cathédrale de Créteil

12 janvier 2017

LES CHRISTIANISMES A L'EPREUVE DE L'HISTOIRE : RELIRE LE PREMIER MILLENAIRE

ETRE PASSEUR DE MEMOIRE

1 - Qu'est ce que l'histoire ?

« J'eus un rêve : le mur des siècles m'apparut.

C'était de la chair vive avec du granit brut »

(Francis Bouvet (éd), *Victor Hugo, Œuvres poétiques complètes, La légende des siècles*, Paris, 1961, p. 487)

L'histoire c'est le « mur des siècles », mais aussi « notre chair vive » !

C'est donc à la fois le passé et le présent : la manière dont on se souvient de ce passé et la façon dont on transmet son souvenir.

Aussi l'histoire est vivante. Le passé ne peut être modifié mais la manière de le raconter et de s'en souvenir évolue avec notre présent, lequel diffère des présents déjà passés ! La manière dont on raconte l'histoire en 2017 n'est donc pas la même que la manière de raconter l'histoire en 1917, et en 1817, et en 1717, encore moins celle de 17 !!!

s

2 - Un mot à double sens

Le mot lui-même a **un double sens** puisqu'il désigne à la fois

- l'événement et

- le récit.

Sa racine étymologique est indo-européenne : *wid*, savoir.

3 - Le christianisme incarné dans l'histoire

* Les évangiles de Mathieu et de Luc, par exemple, le démontrent chacun à sa manière.

Mathieu en remontant la généalogie du Christ afin de l'enraciner dans la tradition juive (Mt 1, 1-17), débutant par : « Voici la table des origines de Jésus Christ, fils de David, fils d'Abraham »

Luc en l'installant dans l'histoire contemporaine : « La quinzième année du règne de l'empereur Tibère, Ponce Pilate étant gouverneur de la Judée, Hérode, tétrarque de Galilée, Philippe son frère tétrarque d'Iturée et du pays de Trachonite et Lysias tétrarque d'Abilène, sous le grand pontificat d'Anne et de Caïphe (...) (Lc 3, 1). Luc se comporte comme un historien, datant les faits, faisant le récit des événements qui se sont accomplis en ayant recours à des témoignages afin de devenir passeur de mémoire.

* Ainsi, dès l'origine, l'histoire chrétienne se considère à la fois

- comme l'aboutissement d'une tradition — celle de l'histoire «sainte» du peuple juif.

- comme une ouverture vers un avenir marqué par l'avènement du Christ.

A ce titre relire dix siècles d'histoire de l'Eglise, c'est bien voir l'édifice, le « mur des siècles » mais aussi « la chair vive » dont parlait Victor Hugo : l'histoire est vivante, aussi à la mesure que les historiens l'écrivent et la relisent, à mesure qu'ils voient en l'Eglise, chaire de Pierre, une « chair de pierres »...

II - COMMENT LE MONDE EST DEvenu CHRETIEN (Ie-IVe siècle) ?

1 – « La rose est sans pourquoi » (Angelus Silesius, XVIIe siècle)

* Pour les historiens d'aujourd'hui, la question n'est plus de comprendre « pourquoi le monde est devenu chrétien ? » mais « comment le monde est devenu chrétien » ?

* L'historiographie ou écriture de l'histoire a changé : l'historien est aussi vivant que l'histoire, ses méthodes évoluent avec le temps – l'historien du Ie siècle tout comme l'historien du XXIe siècles sont des contemporains de leurs temps.

* Deux « comment » se posent très vite, dès les années 40, après l'événement Jésus Christ :

- Comment les chrétiens se sont reconnus originaux dans le monde juif ?

- Comment les chrétiens se reconnaissent dans le monde païen ?

Le christianisme, au terme d'un processus complexe, se sépare peu à peu du judaïsme qui en est la matrice. Il commence à dialoguer avec la civilisation gréco-romaine de l'Empire **non pas en adoptant** cette civilisation, mais **en s'adaptant** à elle.

Le christianisme ne fusionne donc pas, il s'incarne dans un espace et dans un temps, créant du toujours nouveau déjà vu. Il a un air de déjà vu encore jamais vu, procédant d'une histoire ancienne qu'il recoloré à sa manière, tout comme un papier décoloré se recolorerait aux yeux de celui qui en aurait le souvenir et le ferait remonter à la fenêtre de sa mémoire

2 - Une religion de réseaux

Au II^e siècle, un philosophe romain écrivant en langue grecque, Celse, décrit comment le christianisme se répand dans un ouvrage intitulé *Discours véritable* rédigé autour de 178 où il attaque intellectuellement le christianisme naissant. Ce texte est connu à travers le récit d'Origène (185-253) :

« On y voit des cardeurs, des cordonniers, des foulons, des gens de la dernière ignorance et dénués de toute éducation qui en présence de leurs maîtres, hommes d'expérience et de jugement, ont bien garde d'ouvrir la bouche ; mais surprennent-ils en particulier les enfants de la maison ou des femmes qui n'ont pas plus de raison qu'eux-mêmes. Ils se mettent à leur débiter des merveilles. C'est eux seuls qu'il faut croire. Le pire, les précepteurs sont des fous qui ignorent le vrai bien et sont incapables de l'enseigner. Eux seuls savent comment il faut vivre ; les enfants trouveront bien de les suivre et, par eux, le bonheur visitera toute la famille (...). Que ceux qui tiennent à savoir la vérité plantent là précepteur et père et viennent avec les femmes et la marmaille dans le gynécée ou dans l'échoppe du cordonnier ou dans la boutique du foulon avant d'apprendre la vie parfaite. Voilà comment ils s'y prennent pour faire des adeptes » (Contre Celse, III, 37).

Le témoignage de Celse est emblématique.. A travers son témoignage, on voit que la prédication se fait encore au « coup par coup » et qu'elle n'est pas encore organisée ni structurée à la manière dont le fera le III^e siècle en organisant le catéchuménat. Le christianisme avance à visage ouvert : les rites ne sont pas secrets ou initiatiques, ce qui étonne aussi les mentalités païennes.

3 - La force d'attraction du christianisme

– L'usure des dieux païens

La première mission chrétienne se déroule dans un monde où la religion joue un rôle très important. L'athéisme constituait une exception ; même les philosophes épicuriens, si souvent accusés d'athéisme, croyaient à l'existence des dieux. Ils étaient cependant convaincus que les dieux ne s'intéressaient pas aux êtres humains, mais passaient une vie heureuse et paisible dans leur propre univers.

La religion avait alors une fonction publique et politique : elle servait à fonder l'ordre social, d'où l'importance de la religion de l'Etat et de l'exigence de l'observer, qui était une exigence purement politique.

Or à partir du II^e siècle, l'Empire traverse une crise religieuse. On assiste à une intensification des aspirations personnelles. L'individu cherche à exister religieusement, d'où l'incroyable quête spirituelle qui caractérise les mentalités du temps.

Aussi, on assiste à une certaine usure des dieux païens de la cité devenus trop distants pour assurer un contact personnel avec le divin. Tout cela faisait en sorte que, sans se soustraire aux obligations de la religion d'Etat, incontournables pour le citoyen, on poursuivait une religiosité plus personnelle où l'individu se plaçait sous la protection d'une divinité qu'il pensait avoir des raisons de considérer comme bienfaisante et comme assez puissante pour le garder à l'abri des épreuves.

- Une proposition de salut

Dans ce cadre, le christianisme est une religion du salut parmi d'autres, mais il faut se souvenir que la sôteria, dans cet univers, était quelque chose de très concret : la guérison d'une maladie, la vie sauvée dans un naufrage, échapper à la mort lors d'une attaque de brigands. Sur ce point, le christianisme présente des atouts.

Le christianisme va se présenter dès lors comme une proposition de salut parmi d'autres quêtes d'origine orientale propagées par les marchands ou les soldats (parfois les esclaves) :

- - Propositions de magie, astrologie, superstitions (au sens de conjurer l'avenir)
- - Propositions de sagesse philosophiques venues essentiellement de Grèce
- - Propositions de cultes orientaux (dieux venus d'Asie comme Cybèle, d'Egypte comme Isis ou Osiris, de Syrie, comme Adonis ou de Perse comme Mithra)

L'atout du christianisme, ce sera dès lors de se présenter comme une force de sagesse, thème exploité par les apologistes chrétiens, apparentant le Christ au Logos, la raison, grecque.

- Une religion pour tous

Le christianisme s'offre donc à ceux qui ont soif de salut personnel et s'ajoute aux cultes orientaux. Il est vrai que la prédication de la croix et de la résurrection de Jésus était apte à fonder l'espérance en un bonheur après la mort et par conséquent à attirer des gens qui n'avaient pas beaucoup à attendre de cette vie : des esclaves, des pauvres, des femmes

exploitées et humiliées. l'entrée dans la communauté chrétienne pouvait être gratifiante pour des personnes qui souffraient d'une « incohérence de statuts », c'est-à-dire qui avaient un statut social élevé selon certains critères, mais bas selon d'autres ; par exemple, des esclaves de l'empereur, qui étaient puissants mais esclaves, ou des femmes seules et riches.

Cependant, le peu que nous savons de la condition sociale des premiers chrétiens montre qu'il n'y avait pas que des personnes de condition sociale modeste. Les élites cultivées (et donc aisées) commencent à s'intéresser à cette religion. Le christianisme offrait alors une religion tout aussi élevée que le judaïsme sans demander d'observances rituelles ou alimentaires, même s'il exigeait l'observance d'une morale rigoureuse, permettant de ne pas se couper dans la vie en société, fondamentale pour un homme habitant la cité.

- Une autre manière d'être au monde

L'atout du christianisme provient aussi de sa capacité à vivre autrement dans un monde dur et cruel. En manifestant le passage de « l'amour de la loi à la loi de l'amour », il engendre une autre façon d'être au monde.

Les communautés chrétiennes n'étaient pas seulement ouvertes à tous. Elles ne donnaient pas seulement le sentiment de l'égalité, mais elles exerçaient aussi une intense activité d'aide sociale : entraide importante, par exemple envers les veuves et les orphelins, prise en charge des exclus, remises de créance, accueil des réfugiés et des étrangers, aide aux prisonniers afin d'éviter aussi des fractures sociales. Une des raisons profondes de son succès est donc sa capacité à se montrer différent jusque dans l'intimité, la conception chrétienne du mariage basée sur l'amour mutuel différant de la conception gréco-romaine du mariage.

Les chrétiens commencent donc à tracer une voie moyenne qui ne se manifeste pas par une forme d'ostentation comme les bienfaiteurs des cités, mais dans d'autres attitudes.

Le christianisme, c'est une nouveauté, pour les romains, toute nouveauté est suspecte.

C'est une religion de salut parmi d'autres, mais ce n'est pas une religion de salut comme les autres.

**** Les premières églises : des maisons chrétiennes***

Les *Actes des apôtres* mentionnent déjà une maison haute... Vers 250, l'exemple archéologique de Doura Europos montre bien que ce pouvait être la réalité du christianisme.

Doura-Europos est une ville antique qui se situe en Syrie sur la rive droite de l'Euphrate. La ville antique est une caravanière, une ville de garnison. Les fouilles ont mis en évidence une maison chrétienne, située non loin de la synagogue, où les chrétiens se réunissaient pour célébrer l'eucharistie. Si on calcule que la salle du banquet pouvait accueillir environ 50-60 personnes, les chrétiens représentent moins de 1% de la communauté urbaine, la ville comptant environ à l'époque 5000 habitants. La ville comptait de nombreux autres sanctuaires : on a y retrouvé quinze temples polythéistes et une synagogue.

*** Vers le mono-episcopat**

Ils mettent aussi en place à partir du II^e siècle des outils de communication, en particulier: une science de raisonnement sur Dieu qui sera appelée à avoir une fortune considérable : la théologie.

Parallèlement, on assiste à un renforcement du christianisme au niveau institutionnel et doctrinal, à la « fabrique » de ses institutions.

- D'une part, on assiste à la montée en puissance de la figure de l'évêque, en grec « *episcopos* », littéralement « inspecteur » qui s'est détaché du collège des anciens (*presbyteroi*). L'évêque est comparé à Dieu le Père, et les *presbyteroi* aux apôtres. On assiste alors à la disparition progressive des ministères itinérants (apôtres, prophètes, maitres).

- D'autre part, on construit l'idée d'orthodoxie (du grec *ὀρθός orthós* (droit) et *δόξα dóxa* (opinion), (« qui pense dans la bonne voie »). On se représente la doctrine comme transmise de manière ininterrompue depuis les apôtres qui l'ont confiée aux communautés fondées par eux et aux chefs qu'ils ont établis. Les hérésies (du grec *haireisis*, « choix, préférence ») viennent après l'orthodoxie dont elles sont une déviation. La mise en place de cette orthodoxie s'accompagne de la naissance d'un nouvel outillage intellectuel pour la défendre en interne contre les hérétiques et en externe contre les païens : la théologie.

Dans ce cadre, l'Eglise commence à définir une voie droite, impliquant qu'elle reconnaisse aussi – a posteriori – ce qui constitue des chemins de déviance, les hérésies. Or le visage de l'Eglise du II^e siècle est pluriel, constitué de multiples visages. Au III^e siècle, c'est plutôt le visage de l'unité que l'Eglise choisit, pour avancer. Les églises de type prophétique ou charismatique disparaissent, tel par exemple l'église de Montan.

III - COMMENT LE POUVOIR EST DEVENU CHRETIEN AU IV^e SIECLE ?

1 - Le christianisme, « *religio illicita* »

Depuis la fin du II^e siècle, Rome a mis au point une jurisprudence pour admettre de nouveaux cultes. Une religion nouvelle est dite « *religio illicita* » (religion interdite) si elle n'est pas autorisée par un décret du sénat. Aussi, son culte ne peut se répandre si elle ne jouit pas de cette autorisation sénatoriale. Pour qu'une nouvelle religion soit admise, deux conditions sont requises :

- ne pas troubler la « *pax romana* », la paix romaine
- ne pas troubler la « *mos majorum* », autrement dit la tradition des anciens afin de ne pas mettre en cause la divinisation de l'empereur qui revient de fait à une absolutisation du pouvoir de Rome.

A partir du milieu du III^e siècle, le rapport du pouvoir romain au christianisme change. L'année 250 constitue ainsi une grande charnière dans l'histoire des relations du christianisme avec le pouvoir impérial. L'Empire traverse en effet une crise dynastique qui s'accompagne d'une crise militaire : pression des peuples barbares aux frontières. Le culte impérial devient de plus en plus pesant et s'absolutise. L'empereur Septime Sévère trône par exemple entre Hercule et Dionysos. La cour est un lieu de syncrétisme, de mélange des dieux.

Dès lors, l'empereur est pris dans une alternative :

- soit il continue à accepter le pluralisme religieux
- soit il met en place un nouveau système religieux où tous les sujets de l'empire sont susceptibles de se retrouver, au III^e siècle, l'idée d'un culte solaire et divin de l'empereur

Il s'engage alors dans une politique culturelle directive et répressive

Les chrétiens ont pénétré alors toutes les couches de la société. Jusque là, les chrétiens avaient pu être chrétiens tout en vivant dans la cité, en s'abstenant par exemple des pratiques de cérémonies officielles sans que cela ne pose un problème national, sauf exception locale. Mais à partir de 250, l'empereur pense renforcer la cohésion morale de l'Empire en exigeant de tous ses habitants (femmes et enfants compris) un sacrifice (*supplicatio*) solennel aux dieux de Rome. C'était une manière de faire rentrer dans le rang les chrétiens, réputés adversaires de l'Empire. Ces derniers ne peuvent donc plus à la fois être chrétiens et citoyens pour des raisons de politique nationale et religieuse : maintenir à tout prix la paix romaine.

2 - Les persécutions impériales

Sous Dèce et Valérien, entre 250 et 257, puis sous Dioclétien en 303, les persécutions contre les chrétiens sont alors terribles dans l'ensemble de l'Empire. Le régime est proche d'une dictature. Les répressions sont violentes. Elles obligent tous les habitants de l'Empire sans exception de sacrifier aux dieux soit par libation de vin, soit par offrande de sacrifice animal, soit par l'encens brûlé sur l'autel afin de refaire la paix romaine autour des dieux ancestraux et de leur faire signer une attestation de loyalisme à l'égard de l'Empire.

Par exemple, en Egypte, on a retrouvé 43 libelli d'apostasie qui prouvent l'importance de la paperasserie romaine, donc le caractère étatique de la persécution :

« J'ai toujours fait des sacrifices aux dieux, et maintenant en votre présence, conformément à l'édit, j'ai encensé, j'ai fait la libation et j'ai mangé la viande sacrée. Je vous prie d'apposer votre sceau ».

Les édits de persécution sont promulgués sur fond de haine populaire et de phénomène de bouc émissaire : la clé des malheurs du temps, ce sont les chrétiens, la paix des dieux a été rompue parce qu'il existe au sein de l'Empire une secte qui ne les honorent pas.

Dans ces épreuves, le chrétien se trouve projeté sur la scène publique. Mourir dans l'amphithéâtre à l'occasion des grandes fêtes religieuses ou populaires où les exécutions tiennent lieu de spectacle pour les romains désormais à partir du début du III^e siècle : c'est le sort le plus fréquent des chrétiens.

Le goût pour la violence qui est celui de la sensibilité antique est difficilement concevable, mais il est répandu dans toutes les couches sociales. Les gladiateurs sont des vedettes populaires, des professionnels, aux techniques précises qui pouvaient se terminer par la mort d'un des deux.

L'historiographie romantique au XIX^e siècle popularisera la figure inoubliable du chrétien mort dans les arènes en raison de son héroïsme individuel. Mais le martyr témoigne d'abord de figures exemplaires, le chrétien s'assimile au groupe qui le soutient jusqu'au bout. La relecture du martyr est effectuée à l'aide du modèle biblique de Daniel dans la fosse aux lions (Dn 6, 2-19) ; espérance propre aux apocalypses juives : « Mon Dieu a envoyé son ange

et fermé la gueule des lions. Ils ne m'ont fait aucun mal, parce que j'ai été trouvé innocent devant lui » (Dn 6, 23).

C'est l'attitude chrétienne qui frappe et convertit : à la répétition de la violence par le mécanisme du bouc émissaire, il y a répétition d'une attitude qui imite le comportement du Christ « en qui tout homme se renouvelle ».

3 - Constantin, empereur chrétien ?

Les persécutions cessent avec la mort de ceux qui les ont orchestré et les évolutions politiques portent sur la scène internationale de nouvelles préoccupations. Pour lutter contre les crises, se met en place un nouveau quadrillage politique de l'Empire divisé en quatre parties, divisant pour ainsi dire le pouvoir impérial en quatre mains, quatre hommes politiques, parmi eux un empereur auguste d'Orient, un empereur auguste d'Occident. Ce nouveau jeu politique explique les rivalités entre empereurs d'Orient et d'Occident à partir du début du IV^e siècle.

C'est dans ce nouveau cadre que s'opère une nouvelle évolution politique et religieuse avec l'arrivée au pouvoir de Constantin (272-306), le fils d'un des quatre précédents stratèges au pouvoir.

Les historiens chrétiens du IV^e siècle, tels que Eusèbe de Césarée, et l'historiographie chrétienne à sa suite attribue alors

- la christianisation de l'Empire à un choix personnel et la conversion de Constantin à un événement déclencheur : le signe de la croix du Christ dont il eut la vision lors de la bataille du Pont de Milvius (voir texte d'Eusèbe de Césarée (265-339) le 28 octobre 312 qui l'affronte à l'auguste d'Orient. Ils présentent donc Constantin comme l'instrument d'une intervention providentielle.

- par la suite les chrétiens ont lu dans cette conversion un tournant dans l'histoire qui s'inscrit dans la tradition de la littérature apocalyptique : de persécutés, ils deviennent libres de pratiquer leur religion, ce qu'autorise par ailleurs la promulgation de l'édit de Milan en 313, le christianisme devenant « religion licite », ce qui modifie immédiatement leur situation dans l'Empire. C'est une lecture théologique de l'histoire.

L'historiographie actuelle opère une relecture des événements propre à son temps :

- la plus répandue fait primer le politique en supposant un parti ou lobby chrétien à la cour

influent auprès de Constantin

- la moins courante, on met en avant récemment le seul fait du prince en privilégiant l'histoire psychologique.

Mais cette question de la « fameuse conversion de Constantin » n'est pas si simple :

> elle pose à l'historien la question générale du rôle de l'individu d'exception dans l'histoire

> elle pose à l'historien la question générale de l'interprétation des textes. L'empire n'est pas en effet devenu d'un coup de baguette magique chrétien.

Comment en est-on arrivé là ?

Très vraisemblablement, quand les soldats proclament Constantin héritier de son père et candidat à l'Empire, l'échec de l'exercice collégial du pouvoir impérial à quatre mains impose à nouveau le principe monarchique comme garantie de continuité et de stabilité politique, ce qui sur le plan religieux implique le choix d'une logique unitaire, en d'autres termes, un seul dieu pour l'empereur et l'Empire.

La véritable innovation de l'édit de Milan montre l'évolution des mentalités. Ce sont les chrétiens qui ont fait évoluer les choses en revendiquant la liberté religieuse comme un droit de l'homme : on ne peut imposer une religion par la contrainte. C'est une idée très moderne.

En 312, ce choix unitaire est ouvert entre le monothéisme et le culte solaire ou le culte fédérateur d'une divinité suprême. Il y a sans doute eu alors un jeu de bascule entre l'auguste d'Orient et l'auguste d'Occident, l'un choisissant le culte solaire, l'autre du Dieu un, le dieu chrétien. Après 320, en faveur de cette hypothèse, les monnaies fournissent une preuve éclatante de ces engagements religieux antagonistes. L'auguste d'Orient se fait représenter sur un quadriga couronné par le soleil tandis que Constantin fait figurer des symboles chrétiens sur ses monnaies. En matière dynastique, Constantin fait aussi un choix majeur pour l'avenir du christianisme car il fait élever ses enfants dans la religion chrétienne... Il déclare jour du seigneur le dimanche en 321, qui est un jour de fête dans le culte solaire. Il choisit donc le Dieu chrétien et convoque en tant qu'empereur le premier concile œcuménique de l'histoire, Nicée, en 325.

L'historien chrétien Eusèbe de Césarée (265-339) dans son *Histoire ecclésiastique* opère alors une lecture théologique de l'histoire tout comme saint Luc en son temps, inscrivant les événements politiques dans la perspective de l'histoire chrétienne du salut.

4 - Le christianisme, nouvelle religion d'Etat

- La conversion de Constantin et ses choix ont incontestablement accéléré la christianisation de l'Empire. Si l'Empire ne devient pas chrétien d'un seul coup d'un seul – en Occident, il faudra au mieux cinq siècles pour voir se mettre en place un christianisme de masse, le christianisme du prince devient le christianisme du peuple.
- De même, la politique de Constance II, son fils, commence à faire évoluer le christianisme en religion d'empire en promulguant une interdiction générale des autres cultes entre 353 et 356.
- Ainsi s'efface peu à peu au cours du IV^e siècle le pluralisme traditionnel de l'Empire gréco romain avec le développement institutionnel de l'Eglise, la christianisation plus systématique de la société, la fermeture des temples et des écoles philosophiques.
- Le modèle du souverain chrétien, l'établissement d'une dynastie chrétienne, le développement institutionnel de l'Eglise sont des fondations acquises gages de l'expansion future du christianisme.
- L'idéal de l'Empire chrétien fondé par Constantin restera un idéal pour les princes d'Orient comme d'Occident jusqu'à l'an mil : il imprime donc durablement la suite de l'histoire.

III – INTERMEDE : LA SUITE DE L'HISTOIRE... LA MEMOIRE DE L'AVENIR (IV-XXI^e siècles)

1 - Une histoire de paradoxes

- **paradoxe inscrit dans l'histoire d'un Dieu qui se fait homme, né d'une femme à la fois vierge et mère, jointure des opposés, rencontre des contraires, union du ciel et de la terre**

Ce paradoxe est pluriel :

- paradoxe d'une religion illégale puis persécutée qui acquiert une meilleure visibilité dans la répression au lieu de disparaître
- Paradoxe d'une religion qui procède d'une histoire globale du salut par le Christ mais inscrit son message dans des questions d'actualité.
- paradoxe d'une religion mystique que l'épreuve du martyre oblige à repenser son anthropologie en donnant une place au corps.
- paradoxe d'une religion universaliste mais capable de dissocier pour la première fois culture et religieux ; on peut être chrétien en vivant en grec comme en vivant en juif
- Paradoxe d'une religion unitaire qui pose le principe de la liberté religieuse
- Paradoxes que la suite de l'histoire ne cesse d'incarner en les actualisant...

2 - Une histoire de tensions entre inspiration et institution

- L'exemple des hérésies : des crises de croissance

Aux IV^e-V^e siècles, devenus membres d'une Eglise de masse les chrétiens se déchirent et de nouvelles hérésies apparaissent, différentes des précédentes, car on a changé de temps. Elles témoignent des tensions qui se font jour entre les inspirations nouvelles qui témoignent que l'Eglise est vivante et l'institution qui s'efforce de les légitimer, et de reconnaître ou non ces inspirations comme nouvelles pierres de fondation pour l'Eglise.

Trois impasses sont récurrentes et constitutives à la fois de ces crises de croissance :

- de la nostalgie d'une église des origines ou églises des purs (c'est le cas des donatistes)
- de la recherche du salut par l'ascèse hors du cadre institutionnel, au IV^e siècle, épiscopal (c'est le cas des priscillianistes)

- de la définition de l'incarnation et la double nature du Christ. : la grande crise arienne au IV^e siècle dont un prêtre d'Alexandrie, Arius, est à l'origine en commençant à enseigner vers 320 que le Christ n'est pas Dieu, mais seulement la première de ses créatures, avant d'être condamné par le concile de Nicée en 325.

Ce sont de véritables crises de croissance : les hérésies appellent aussi à un nouvel élan de l'église.

Elles le demeurent jusqu'au XXI^e siècle.

- L'exemple du monachisme, un passé au présent

La tension est résolue en partie par l'irruption d'un phénomène religieux nouveau au IV^e siècle : le monachisme (littéralement, être « *monos* », seul avec Dieu) dont la naissance est contemporaine de la transformation religieuse du pouvoir impérial devenant chrétien, avec saint Pacôme, vers 320. En effet, la foi devient un conformisme : il n'y a plus de danger à être chrétien. Le désir de retrouver un élan est perdu. Certaines hérésies l'avaient fait pressentir. Le monachisme d'abord sous forme de vie solitaire puis de vie en communauté exprime la recherche d'une vie chrétienne différente :

- imitation du Christ au désert, lutte pour rencontrer Dieu dans la perspective de la parousie et de la fin des temps, veille pour tous les hommes. Idéal monastique qui va se répandre dans le monde romain surtout à l'époque médiévale.

- au modèle religieux du Christ vivant la Passion, les chrétiens explorent une autre dimension de la vie du Christ : la vie au désert, dans les villes surpeuplées de l'Orient christianisé (paradoxe du « désert » qui désigne une réalité spirituelle, une réalité biblique) et dans les campagnes immenses d'un Occident encore à christianiser. En Occident, saint Benoît (480-547) fonde le monastère du Mont Cassin et rédige la fameuse règle confiant la direction des communautés de moines à un abbé agissant comme un père de famille monastique.

- Les monastères, en Orient comme en Occident, constituent nouvellement une nouvelle base spirituelle de l'Eglise, constituant de véritables pépinières d'évêques, et jouant un rôle

civilisateur en contribuant à atténuer catastrophes et violences, et en transmettant l'essentiel de la culture antique dans un empire qui va disparaître.

- Précisément, par exemple, en quoi le monachisme du IV^e siècle peut-il servir à penser les rapports entre le christianisme et la modernité contemporaine ? Cette forme de vie communautaire à l'écart du monde, qui se donne pour l'anticipation du Royaume à venir, s'inscrit dans trois régimes de temps :

temps chronologique (de la société)

temps de l'Église

temps du Royaume à venir anticipé

Par ce jeu, elle a condensé et condense encore les tensions et les contradictions du rapport du christianisme à son environnement social.

De l'idéal monastique du IV^e siècle à la révolution œcuménique du XX^e siècle, de la réinvention de la communauté à l'utopie de l'hospitalité inconditionnelle, le monachisme est un lieu où s'écrit également un mouvement du christianisme contemporain : le présent du passé, le futur de l'antérieur.

- L'exemple du prophétisme, un nouveau-ancien

Dès le II^e siècle, il existe des églises locales au visage prophétique, comme celle fondée par Montan, un prêtre d'Asie mineure

Le dominicain Yves Congar (1904-1995) parle du « prophétisme permanent de l'Église ».

Il s'agit d'adapter l'Église aux structures d'un monde nouveau. Cette adaptation peut conduire l'Église vers un renouvellement qui la rénove, mais elle peut conduire aussi vers une nouveauté qui la divise. Il présente le prophétisme comme une réalité de l'Église vivante.

« Pour garder à la sève chrétienne la vigueur de pousser ses bourgeons au-delà des encroûtements de l'histoire (...), il faut que se lèvent des hommes qui aient connu une seconde naissance (...), non du sang, de la chair, de la volonté de l'homme, mais de Dieu » ;

« Le prophète ouvre sans cesse le peuple de Dieu à son développement, il pousse la tige à donner son fruit ».

Luther (1483-1546) a assumé la stature d'un prophète : « Je ne dis pas que je suis un prophète, mais je dis qu'ils doivent craindre que je n'en sois un ».

Comment l'historiographie relit-elle les prophétismes de l'histoire ? On donnera ici la parole à Charles Péguy (1873-1914) pour qui le nouveau ne succède pas à l'ancien, mais est ancien et nouveau en même temps, à la manière de l'ancien se recolorant au présent pour les yeux qui le verraient passer : «C'est la grâce de la grâce pour ainsi dire qu'elle est ensemble infiniment nouvelle et antique infiniment, que tout ce qu'elle fait est infiniment nouveau et antique infiniment».

IV – UNE HISTOIRE AU RISQUE DE L'HISTOIRE (VIe-Xe siècles)

1 - L'Occident du VIe siècle

L'Occident dont il est question, c'est ici l'ancien empire romain d'Occident, celui qui a officiellement disparu en 476, à la suite des invasions germaniques, et du saccage de Rome réduite à un champ de ruines en 410. A l'ancien empire ont succédé des royaumes barbares qui sont tous devenus, à l'exception des Lombards d'Italie du Nord, catholiques.

L'historiographie du XIXe siècle donnera à ces vagues migratoires le nom « d'invasions barbares ». Les Romains de l'Empire les traversèrent mal. Ils se pensaient supérieurs, ils se montrèrent racistes. Ils se croyaient immortels, ils furent battus. Ils se voulaient maîtres de l'histoire, ils en sortirent. Seuls les chrétiens, parmi eux, finirent par comprendre quel formidable défi représentait cette déferlante relue par les écrivains chrétiens, les pères de l'Eglise, comme une apocalypse. Ils y virent notamment un appel à la mission, aux conversions et à une régénération de leur propre foi.

Ces témoins, hommes ou femmes, Ambroise de Milan, Augustin d'Hippone, Paulin de Nole, Geneviève de Paris, Isidore de Séville, font de leurs vies et de leurs écrits, un chœur pour temps de troubles. Ils montrent la confrontation des cultures, la tentation du rejet de l'autre et le devoir de l'adaptation incessante de l'Eglise au monde comme il va et comme il vient.

2 - L'Orient du VIe siècle

Pendant que la partie occidentale de l'Empire se décompose en royaumes dits barbares qui parlent le latin, l'Empire chrétien subsiste en Orient, autour de la capitale, Constantinople fondée par Constantin et parle le grec. Premier problème de communication.

L'empereur, héritier de Constantin, mais aussi des souverains orientaux qui ont régné avant sur ces régions et dont il a repris le titre de basileus, se considère comme le véritable chef de l'Eglise d'Orient. Il fait et défait les patriarches de Constantinople, convoque les conciles et tranche les querelles théologiques. La défense de la foi constitue donc l'un des moteurs de l'action impériale. L'Orient est marqué par une ardeur religieuse et des débats théologiques plus intenses qu'en Occident.

Aussi les initiatives de l'empereur provoquent des conflits avec Rome, dont la primauté est affirmée depuis le IIIe siècle. Certaines églises locales rompent aussi bien avec Constantinople qu'avec Rome. Par exemple, les chrétiens d'Egypte et d'Abyssinie forment les Eglises coptes (mot qui en grec signifie « égyptien ») qui durent jusqu'à nos jours, Eglise copte ici présente à Villejuif, Nogent, Créteil. Les chrétiens d'Arménie constituent l'Eglise grégorienne qui demeure encore aujourd'hui leur église nationale, Eglise apostolique arménienne présente ici à Alfortville par exemple.

3 - Les empires des VIIe-Xe siècles

Les rêves d'Empire

De part et d'autre de la Méditerranée, les rêves d'Empire ordonnent toute l'histoire chronologique pendant trois siècles :

- En Orient :

Le rêve d'Empire est incarné par l'Empire byzantin qui subsiste jusqu'en 1453. Il faut attendre le XVI^e siècle et l'historien allemand Hieronymus Wolf ***.

- En Occident :

Le rêve d'Empire est incarné par l'Empire carolingien fondé par Charlemagne sur la base des reconquêtes territoriales de ses pères, Empire qui prend le nom de *Carolus Magnus* – Charle – Magne (d'où « carolingiens) et succède à la dynastie des mérovingiens qui a régné aux VI^e et VII^e siècles.

Un éloignement progressif

- par les guerres :

Le VII^e siècle voit Byzance affrontée à deux ennemis : la guerre perse et la conquête arabe, liée à la première expansion de l'Islam.

Dix ans après la mort du Prophète Muhammad (+ 632), l'islam a investi tous les pays voisins et ébranlé les puissants empires orientaux mais ont échoué devant Constantinople en 677, même si Byzance a perdu une grande partie de l'Empire étendu par Justinien pendant son long règne (527-565). Les défaites laissent un profond traumatisme dans les populations, car il est lié à une perte de prestige du pouvoir impérial dont le rôle providentiel est mis en cause.

- par la question de la primauté d'honneur :

Les évêques de Constantinople se considérèrent comme la suprême autorité doctrinale et disciplinaire de l'Orient et donc comme égaux de l'évêque de Rome, qui demeure autorité suprême seulement pour l'Occident.

Déjà en 381, un décret du premier concile œcuménique de Constantinople avait donné à l'évêque de Constantinople, « la nouvelle Rome », la primauté « d'honneur » après l'évêque de Rome, ce qui avait provoqué le mécontentement des patriarchats plus anciens de Jérusalem, d'Antioche et d'Alexandrie. Mais en 451, lorsque le concile de Chalcédoine, en majorité oriental, décerna au siège de Constantinople des « privilèges égaux » à ceux de Rome, Alexandrie et Antioche, Léon le Grand déclara en tant que pape la décision nulle, car le fait

que Constantinople soit une ville impériale comme Rome n'avait aucun rapport avec l'autorité de l'Église de Rome fondée par les apôtres Pierre et Paul et non « par la présence de l'empereur et du sénat ».

- par la querelle dite images

Les nombreuses controverses christologiques et la querelle des images aigrirent encore les relations. Le couronnement à Saint-Pierre de Rome, en 800, de Charlemagne comme nouvel empereur d'Occident par Léon III irrite la cour de Byzance. Elle voulait conserver le monopole du titre, garantie théorique de l'unité impériale, et méprisait profondément les « barbares » francs.

- par la question du *filioque* :

La querelle naît lorsqu'en Occident se généralise la formulation « Nous croyons en l'Esprit Saint... qui procède du Père et du Fils (*ex Patre **Filioque** procedit*) », alors qu'en Orient on insiste sur l'idée que l'Esprit Saint procède du Père seul (*ek monou tou Patros*).

Or, afin de lutter contre certaines hérésies (en particulier l'arianisme), certaines églises locales occidentales rajoutèrent à ce Credo l'inclusion suivante : il **procède du Père et du Fils** (*filioque*). Cet ajout, apparu en Espagne, est ensuite passé en Gaule, puis en Italie, puis Constantinople. Mais les moines de Constantinople virent dans cette inclusion un ajout indu et une provocation liturgique. De là s'en est suivie la querelle théologique du *Filioque*.

La querelle atteint un point de non retour lorsque, à l'invitation de Charlemagne, le concile latin d'Aix la Chapelle (809) confirma la doctrine du *Filioque*, sans l'inclure toutefois dans le Credo. Ce dernier concile, n'étant pas œcuménique, mais seulement latin (catholique), les chrétiens grecs (orthodoxes) l'interprétèrent comme une volonté ouverte de rupture

L'introduction du *Filioque* – « et du fils » - dans le Credo à l'initiative de Charlemagne scandalisa le clergé byzantin. La rupture n'était pas loin. Elle eut lieu à propos de l'élection controversée d'Ignace et de Photius au siège patriarcal (858) et de la juridiction ecclésiastique sur l'Illyricum (vaste territoire aujourd'hui partagé entre l'Autriche et l'Italie, l'ex-Yougoslavie et l'Albanie), alors disputé entre les deux Églises, le pape défendant Ignace et l'empereur byzantin, Photius. Un concile de Constantinople convaincu du bon droit de Photius et outragé par l'arrivée de missionnaires francs en Bulgarie, terre de mission byzantine, alla jusqu'à déposer le pape Nicolas I^{er} en 867. Certes on se réconcilia en 880. Mais la lutte d'influence

continua en Europe centrale et en Italie du Sud, ancienne terre grecque, en partie conquise par les Normands devenus catholiques et qui reprirent la Sicile aux Arabes au Xe siècle.

-

- par la rupture de 1054 :

L'essentiel du contentieux entre les deux Églises chrétiennes reposait sur l'étendue du pouvoir accordé respectivement à l'évêque de Rome et à l'évêque de Constantinople. Le premier est convaincu de la primauté de Rome parce que son Église a été fondée par l'apôtre Pierre, le premier pape. D'autres sièges, tels Alexandrie, Antioche et Jérusalem, bénéficiaient également de ce principe d'apostolicité, parce qu'ils avaient été fondés par des apôtres. Or, Constantinople n'avait pas d'origine apostolique. Outre cette querelle sur l'ordre «hiérarchique» à fixer entre l'évêque de Rome et l'évêque de Constantinople, le différend prit une dimension politique.

(Othon III avait placé sur le trône de Pierre son fidèle précepteur Gerbert qui prit le nom symbolique de Sylvestre II (999-1003). Ulcérés, les Byzantins s'éloignent de plus en plus de Rome).

L'éloignement des civilisations et des cultures étant depuis longtemps consommé, quelques incidents plus violents allaient le transformer en rupture ouverte.

Les relations se tendent brusquement sous le patriarcat de Michel Cérulaire (1043-1058), perçu en Occident comme fier et ambitieux. Par représailles contre les initiatives du clergé latin en Italie méridionale, il ordonne aux églises et couvents des Latins à Constantinople d'adopter le rite grec sous peine de fermeture. Ce qui fut fait. L'affaire se complique d'une vive controverse à propos de l'usage des azymes (pain sans levain) dans la communion.

Le pape Léon IX (1049-1054) entreprit la réfutation des traités de Grecs sur ces problèmes et sur l'ensemble du contentieux romano-byzantin. Il condamne le mariage des prêtres en usage en Orient depuis l'Antiquité et accuse d'hérésie les Grecs parce qu'ils n'admettaient pas le *Filioque*. Il envoie trois légats à Constantinople pour tirer la situation au clair, le cardinal Humbert de Lorraine, son frère Frédéric, abbé du Mont-Cassin, et l'archevêque Pierre d'Amalfi. Le patriarche refusa de les recevoir. Les légats tentent alors de le faire destituer par un concile régulier et devant le refus de siéger du clergé byzantin, ils excommunient* Michel

Cérulaire et ses partisans le 16 juillet 1054. À son tour, le patriarche excommunia les légats et à travers eux le pape, mais Léon IX était mort depuis le 19 avril.

Cette opposition fut considérée sur le moment comme un conflit parmi tant d'autres. Il ne faut donc pas la majorer, car au Xe siècle, elle n'est pas un « schisme ». Mais elle allait se transformer avec le temps en rupture irrémédiable, notamment après le sac de Constantinople par les croisés latins en 1204. Une réconciliation fut tentée à Lyon en 1274 sans lendemain. Les effets des décrets d'union du concile de Ferrare-Florence (1438-1445) seront anéantis par la chute de Constantinople le 29 mai 1453 et la disparition de l'empire byzantin.

CONCLUSION : QUELLE HISTORIOGRAPHIE POUR QUELLE HISTOIRE ?

Une mémoire de l'histoire

Il faut en effet attendre au XXe siècle la volonté œcuménique de Jean XXIII et la rencontre fraternelle entre Athénagoras Ier, patriarche de Constantinople, et de Paul VI en 1964 à Jérusalem, pour enregistrer la levée réciproque des excommunications de 1054, sans que soit pour autant rétablie la pleine communion entre l'Église romaine et les Églises d'Orient.

**** Paul VI (1963-1978) et l'historien...***

Au XXe siècle, Paul VI (1963-1978) est aussi l'héritier d'une conception chrétienne de l'histoire venue tout droit d'Eusèbe de Césarée. A l'occasion d'un colloque organisé à l'Ecole Française de Rome lors d'un discours prononcé le 24 mai 1973, il dit :

« L'historien (doit) savoir insérer dans la trame des événements morts, qu'il décrit avec toute leur richesse, leur exactitude et leur étrange beauté, ce qu'y a opéré le génie de l'homme (...). Mais l'homme n'est pas le seul acteur qui domine le cours des vicissitudes humaines. Elles sont dominées aussi par un autre facteur (...) : c'est l'action de Dieu, de la Providence, dont la secrète présence dans le temps et parmi les hommes fait de l'histoire un mystère ».

Dans la suite de son discours, Paul VI précise sa pensée : son approche de l'histoire n'est pas matérialiste ou sociologique. Elle est théologique, s'attellant à découvrir la présence divine dans l'histoire humaine. Il lui donne le nom de « coefficient transcendant ».

**** L'histoire blessée ?***

Le travail de l'historien est de réfléchir à de nouvelles historiographies ou manières d'écrire l'histoire. Son travail est d'aider à réfléchir à la guérison des blessures de la mémoire par sa relecture de l'histoire.

Or l'histoire des christianismes fait aussi mémoire du christianisme blessé dans son unité et sa communion, on vient de le voir très largement.

Quelle lecture de l'histoire des ruptures entre les Eglises d'Orient et d'Occident va t-il effectuer maintenant à l'heure de la remémoration des événements de la Réforme, puis en 2017, les chrétiens luthériens et catholique célébreront ensemble le 500^e anniversaire des débuts de la Réforme ?

La relecture n'est en effet pas terminée : cela ne veut pas dire écrire l'histoire autrement, mais l'éclairer avec le présent. L'historien pose en effet au passé les questions de son temps présent : aujourd'hui, son présent, c'est le temps de l'oecuménisme, c'est le temps de la mondialisation, c'est un temps de métamorphose, où du mur des siècles va naître un nouvel envol ? Comment l'historien va t-il donc intégrer le passé dans le présent pour aider à une nouvelle lecture de l'histoire qui ne soit pas vue en – mais en + ? qui ne soit plus vue en négatif mais en positif ? et qui de plus, telle un bain de révélation photographique, révélerait d'un négatif une nouvelle image positive ?

A ce titre, l'historien est là pour rappeler que le christianisme est paradoxe, que sa ligne droite – son orthodoxie – dessine son chemin à travers des ruptures, que son futur est antérieur, comme un papier jauni qui soudain serait ravivé de couleurs, quand le passé passe pour passer, ne laissant au passage que la mémoire qui l'a rendu vivant.

N'est-ce pas l'ultime parole du Christ de la communion : « Vous ferez ceci en mémoire de moi ? »...

(40 000 signes)